

"Plus de réel, on touche..."

Elle ouvre pour nous la porte sur des histoires mais ne les raconte pas. Du regard, et par lui, on entre dans un monde féminin - si celui-ci est bien celui qui donne à voir - une oeuvre proche, perçant à jour l'invisible voilé, ces choses du dedans - qui fait rêver les hommes mais les effraye tout autant.

Alors on s'aperçoit que Sandra Riche tisse ses oeuvres comme des filins à travers notre mémoire, on pourrait même dire qu'elle le fait vraiment dans "Fleur de peau". Etrangement, Louise Bourgeois n'est pas loin lorsque l'on sait que pour elle les araignées sont l'archétype féminin protecteur. On est rassuré de voir se tendre dans l'espace les grands voiles noirs qui nous font entrer dans ces pièges. Ce n'est plus pour nous dévorer mais nous retenir un instant dans cette vision de femme qui sert de base à nos récits. Nul besoin de saisir ce qu'a voulu nous dire là l'artiste, il n'y a plus qu'à laisser aller notre musique intérieure et saisir la chance de voir se construire une trame, qui nous faisait défaut pour rêver à voix haute. Ces objets qu'elle assemble, arrange, pour donner d'étranges sculptures, font directement revenir en notre mémoire des moments, des circonstances où se sont déjà déroulées, dans une architecture différente et avec l'éclat de leurs couleurs, ces choses que d'une certaine façon, on connaît déjà. Peut-être même qu'elles appartiennent encore à notre tribut inconscient, mais en les plongeant dans un noir mat, Sandra Riche leur supprime leur côté anecdotique pour les reformuler dans leur aspect générique. De l'imaginaire, on va vers l'inconscient pour mieux retomber dans le réel.

Ces morceaux épars de rêves nous donnent la clé des songes et leur noirceur ne nous plonge pas dans des affaires ténébreuses ou morbides pour autant, mais les rend anonymes. Ce sont de petites scènes, des vestiges poétiques d'un moment indatable - puisque le noir retire toutes circonstances ou appropriation - qui se déroulent devant nous. Chaque élément est saisi dans un sens et, associé les uns aux d'autres, ils élaborent ensemble le théâtre de nos souvenirs.

D'ailleurs, l'artiste ne s'attache-t-elle pas à ces mythes féminins qui font peser sur le destin d'un regard cherchant à les démasquer, une mort qui fermerait leurs yeux à jamais. C'est là que les choses se corsent, si l'on veut. On ne fait pas impunément appel à Pandora ou Méduse. Roger Caillois parlait de Méduse comme la première marque du leurre de l'art et voici que de cette Boîte de Sandra, pardon de Pandora, se déroule un voile qui, par son aspect fluide, nous enlace l'imaginaire. L'artiste donne à voir, mais nous punit de trop y voir - pas elle, nous. En allant vers une lecture attentive du sens des objets, on brûle de ce que nous ne voulons découvrir, ou plutôt, on s'approche des zones d'ombre. On pensait que les objets dans les installations à la fin du XXème siècle appartenaient tous au registre conceptuel, à cette aridité des métaphores sémantiques et voilà que nous voyons resurgir sexe et inconscient, et que cela rappelle fort ce Surréalisme avec son trop de sens.

Déjà chez Rebecca Horn, si on considère son oeuvre dans un absolu formel, avec tout le contexte conceptuel qui brouillait la lecture, il nous échappait un temps de révélation profonde de l'enjeu de son oeuvre. Elle aussi, parle au nom des femmes et pour elles, et

si on accroît le registre de lecture de Cornell, une ampleur de propos nous transporte au-delà de la simple représentation.

Avec Sandra Riche, il en va de même. Ce n'est pas seulement "l'étrange inquiétude" des éléments en un certain ordre assemblés, c'est aussi la jubilation du jeu des sens entre eux, comme des jeux de mots qui découpent le réel dans un autre ordre pour nous donner à saisir plus de réalité. Ce qui n'avait été qu'effleuré par Meret Oppenheim - encore que - devient totalement assumé par le raffinement, ou même la délicatesse qui dépasse le registre formel du Surréalisme. Ce mouvement, on l'avait à tort fait disparaître, lui préférant Dada pour son aspect revendicatif et autorisant à la suite de Duchamp les objets requis en tant que tels. On favorisait par là l'idée de la présentation et de l'acte décideur de l'artiste plutôt que celui de la fabrication, entérinant ainsi la suprématie des cols blancs sur les mains sales des artistes attachés aux registres traditionnels et soutenant ainsi une société où, seuls ceux qui décident sont rangés du côté de la pensée. Pourtant, ce serait mettre de côté les innombrables trouvailles que le Surréalisme a permises. C'est la fondation d'une pensée, au contraire, qui accepte les augures d'une trame non maîtrisée et donc inépuisable de l'oeuvre, ne se refermant pas sur la seule position théorique et arbitraire d'un mouvement déterminant. Cette pensée, dans sa fluidité, considère non seulement le propos formel, les sens et l'enjeu de l'oeuvre, mais aussi des registres infinis puisque l'inconscient n'y est pas écarté.

C'est là que Sandra Riche peut placer son oeuvre, et si certaines pièces, dans une féminité secrète, montrent une voie vers une lecture introspective, elle nous fait penser au "Coin de chasteté" de Marcel Duchamp qui dans son effroyable efficacité érotique n'en est pas moins très sensuel.

Marie-Claire Sellier (Paris, décembre 2001)

Historienne de l'Art et psychanalyste, vit à Paris

Professeur à l'Ecole Supérieure d'Art de Grenoble et l'Ecole Supérieure d'Art et de Design d'Amiens